L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE ORLEANS VENDREDI, 27 JUILLET 1855

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires
C. F. WEISSE. F. GODCHE.
L. DUVERGE. S. HARRY.
No 63, RUE DU CHANTIER

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 27 JUILLET.

AFFAIRES MEXICAINES.

Les excellentes lettres de notre correspondant mexicain, que renferment hier l'Abeille, ont dû éclairer nos lecteurs sur la situation des affaires au Mexique. La révolution y marche très lentement mais, comme toutes les révolutions qui ont jusqu'à présent éclaté chez nos voisins, elle atteindra son but. C'est le temps plutôt que les pronunciamientos qui triomphe des gouvernements dans la république hispano-américaine. Ceux-ci s'usent vite et tombent d'eux-mêmes comme le fruit mûr qui se détache spontanement de la branche qui l'a nourri et il n'est plus qu'un inutile fardeau La revolution ne fait que hater ce seul moment de la chute.

S'il est un peuple accoutumé à l'insurrection c'est le peuple mexicain, et pourtant les gouvernements les plus faibles se sont longtemps fait resister. C'est que les revolutionnaires obeissent moins à leurs instinctions qu'à leur ambition : ils manquent de plan et d'enthousiasme parce qu'ils manquent de patriotisme. Ils font au pays de belles promesses, mais on sait qu'arrivés au pouvoir ils commettront les mêmes fautes que leurs devanciers, qu'ils montreront la même incapacité. Une soif ardente de domination possède presque tous les hommes d'Etat mexicains : ils éprouvent le besoin d'occuper le premier rang, de commander à des inferieurs, de publier de pompeuses proclamations, de parader sur les places publica et de s'y donner en spectacle. Quant à la science du gouvernement, où l'auraient-ils apprise ?

On ne commettrons pas la flagrante injustice d'adresser ces reproches à tous les hommes d'Etat du Mexique. Il y a parmi eux des esprits supérieurs, de fortes et belles intelligences, des patriotes dévoués aux devouements, et nous pourrions citer plus d'un nom qui brillerait d'un pur eclat sur de plus vastes scènes que ces citoyens honnêtes et dainteressés aient eu vain de remonter le courant des passions populaires. Le sont emportés par le flot, pêle-mêle avec les ambitieux, les auteurs du temple, les traîtres et les ennemis de nationalité. Ils sont réduits à une complète impuissance. Il leur reste un point d'appui pour relever le pays de l'abaissement où il est tombé.

Ce point d'appui, c'est l'instruction qui manque au peuple et à laquelle rien ne peut suppléer. La diffusion des lumières est le seul moyen d'une nouvelle ère pour le pays et le tirait pour de l'impasse où il est acculé. Pour éclairer, il faut une presse libre et c'est justement cette base qui manque chez nos voisins. Les masses, tenues à plaisir dans l'horrible ignorance, deviennent une proie facile aux complices et les aveugles instruments des charlatans politiques, des ambitieux qui exploitent la nation. Ils ne savent prendre follement aux mots sonores et à la rhétorique ampoulée de leurs chefs, sans que le jeune homme reçoive et les traîtres enseignent à la foule les pernicieuses maximes qui la perdent.

Le jour viendra, nous l'espérons, où le peuple mexicain, obéissant à cet instinct de conservation qui domine les nations comme les individus, réussira, par un acte de sa souveraine volonté, à sortir de la voie où il n'est pas sûr que des révolutions sans nombre aient pas résultat, et à se régénérer lui-même. Si cette volonté lui manquait, il saurait désespérer de son salut. La république, déclarée par les factions qui se disputent et et la tyrannisent tour à tour, n'en mourrait pas et livrée par lambeaux à l'étranger. La guerre avec les Etats-Unis a déjà fait perdre l'immense territoire Nouveau-Mexique ainsi que la Californie avec ses fabuleux trésors. Un peu plus tard un funeste traité avec la même puissance lui enlèvera une grande partie de la Sonora. Et les pionniers de la civilisation anglo-américaine la pressent de toutes parts, et se montrent du doigt ses riches plateaux, ses vallées qui semblent faites avec la terre promise, ses fières montagnes dont la luxuriante végétation réunit à celle droit replacer les productions des climats les plus variés! Et la révolution mine dans tous les Etats qui confinent au nord, au territoire américain.

Le Mexique, épuisé par ses luttes intestines, succombera-t-il à sa dissolution ? Ses destinées sont-elles comme celles de ces nations qui, après avoir brillé d'un vif éclat, ont passé à la nuit, n'ont plus eu une date l'abonnée, et la dernière à la prise de Carthage, en son nom, dans Mirmont et à l'abonnée. Mirmont en revanche qu'il quatre heures à ses horribles blessures, Santa à Cavalier, en passe pouvoir le sauver. Quoi ne sait pas qui a commencé la fatale combat a amené une profonde et douloureuse sensation à Mobile, où les deux jeunes gens étaient fort estimés.

COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DU CRESCENT.

Le Conseil d'Administration de la Compagnie d'Assurance Mutuelle du Crescent ne pense pas devoir donner plus de développements aux affaires extraordinaires que pour le passé. Elles s'offrent déjà dans la journée dans des bénéfices aussi beaux pour qu'on ne puisse pas manquer d'en bien comprendre les avantages.

Ce soir, à 7 heures, chez l'associé, quelques chefs d'emploi à la Nouvelle-Orléans.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

Publiées à Pensacola.

NOUVELLES DE LA CALIFORNIE !

DÉFAITE DE L'EXPÉDITION WALKER.

Rapport d'un combat naval entre une frégate russe et une corvette française.

New-York, 26 juillet.—Le steamship Star of the West est arrivé aujourd'hui de bonne heure, avec des dates de Cin Horsie jusqu'au 1er juillet, et porte d'un million en espèces.

Le bruit court que des frontes avaient été découvertes dans les comptes des hommes Adams et Co., et Page, Bacon et Co.

La convention d'Etat démocratique a nommé M. Bigler, comme candidat à la place de gouverneur, et a mis à son rôle toute la stigmatisant les Know-Nothings.

On avait à San Francisco qu'un rapprochement avait eu lieu, par le moyen de son Dr. Gwin, entre Walker et les autres personnes dirigeant les affaires, et que la commandement temporaire avait été donné à Walker pour un an et lui donnait une entrée pour ne pas le rendre. Le fait n'est cependant pas encore vérifié.

Le grand meeting Know Nothing a été tenu à San Francisco; le colonel Wilson, de Mississippi, a été le chef.

La position Walker a été battue à Rivas, Mirraflores. Les ordres de Walker n'ont été lus à personne. Plus tard l'expédition a traversé deux fois et est à présent sous les ordres du commandant Chamorro, qui a été nommé président par les forces démocratiques.

Nouvelle arrivée de l'Atlantique.

Le steamship Atlantic, attendu en Liverpool, avec des dates d'Amérique plus récentes d'une semaine, n'a pas encore été signalé.

Marché de New-York.

22 juillet.—Le cours du coton middling Upland est aujourd'hui de 10 5/8 cents la livre. La farine a baissé de 12 1/2 cts, et il n'est vendu des marques Ohio à 8 50 à 9 2/0 le baril. Ventes de mais jaune mêlé à blanc à bonne demande.

24 juillet.—Le beurre marché au cours est ferme et il s'est vendu aujourd'hui 1,000 balles. Le cours de Nouvelle-Orléans est de 10 cts, et de midi hier 11 3/4 cts à 12 cts. La farine s'vendu avec plus de demande—On fit à 8 50 75 le baril. Ventes de mais jaune de l'ouest à 9 cts.

CRESCENT CITY.—Une colonne nous apprend que ce steamer a franchi la barre hier à 4 heures de l'après-midi. Le *Crescent City* a quitté New-York le 17 courant et la Havane le 23.

NOUVEAU COTON.—Le bateau à vapeur *Southern Belt*, arrivé hier, a apporté ici la première balle de coton de la nouvelle récolte qui est encore bien reçue à Mississipi à la Nouvelle-Orléans. Elle provient de l'habitation de *J. L. Dumas*, près de Fort Adams, consié de Wilkinson et était consignée à MM. M. Nason & Co.

TROISIÈME DISTRICT CONGRESSIONNEL.—M. Preston Pond a été désigné par une convention du parti américain, siégeant à Vidalia, comme candidat pour représenter le troisième district au Congrès. M. Davidson est le candidat locofoco. Le district est démocratique, mais M. Pond y jouit personnellement d'une très grande popularité. Le résultat de l'élection est donc fort incertain.

FLORIDE.—Le steamer *Fashion*, venant de Tampa Bay et de Pensacola, est entré hier dans notre port. Nous apprenons par cet arrivage que les Indiens dans le voisinage de Fort Myers sont tranquilles, mais qu'ils ne sont pas à désirer dans l'ouest.

LA TEMPERATURE AU NORD.—Les journaux du nord se plaignent tous de l'élévation de la température. A New-York, le thermomètre marquait, le 19 de ce mois, de 76 à 100 degrés; il marquait le même jour à Jersey City 101 degrés; à Chicago, 100; à Troy et à Albany, de 94 à 98, et à Baltimore, 96.

JONGLEUR COSAQUE.—En se rendant dernièrement de Constantinople en Angleterre, avec quelques troupes anglaises et des prisonniers russes, le *Simla*, navire de transport, fut assailli par un gros temps dans la baie de Baïcaye. Les chevaux souffrirent beaucoup, et une jument magnifique appartenant au général Brisels, devint si malade, qu'on songeait déjà à l'abattre à coups de pistolet. Un cosaque engagea à faire venir un prisonnier cosaque qui était jongleur, et qui pourrait, par des charmes, guérir cette jument. Cet homme fut appelé, et il dit qu'il pourrait guérir la bête. On examina très-attentivement tout ce qu'il fit, mais le seule chose que l'on put voir, c'est que le charmeur avait suivi le sang de l'animal et y avait fait un nœud trois fois. En quelques minutes la jument était remise sur pied, elle mangeait avec plaisir, et elle était parfaitement rétablie. Cette histoire est racontée par les journaux de Londres.

UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS AU CANADA.—La corvette française la *Capricieuse* est arrivée à Québec le 13 de ce mois Elle y était attendue avec une vive impatience par la population franco-canadienne, qui a accueilli son entrée dans le port par de fréquentes bourrasques. C'était le premier fil tendu de guerre française qui paraissait dans le S. Laurent depuis la reddition de la colonie à l'Angleterre. Harangué par le maire et le président du conseil municipal de la ville, M. Boivêze, lieutenant de vaisseau et commandant de la *Capricieuse*, a répondu dans les termes suivants :

« M. le maire, Messieurs,

« Je suis bien touché de l'accueil sympathique que vous vous en bien me faire à mon arrivée sur vos rivages; c'est à la France, la patrie commune de vos aïeux et de nos cœurs, c'est à l'ancienne souveraine de la Grande-Bretagne, c'est à l'empereur Napoléon que doivent être reportés l'honneur et l'hommage de cette réception; mais j'en suis convaincu, les mêmes sentiments animent tous les cœurs français, et je suis heureux de penser que tout les deux plus puissantes nations de l'Europe et les armes de ce souverain pour défendre la civilisation contre la barbarie et restore la paix au monde.

« L'empereur Napoléon disait à Londres : Ah ! le temps des conquêtes est passé sans retour, et ce n'est que par des bienfaits que le plus grand prince, en laissant prévaloir partout l'empire du droit et de la justice qu'une nation peut accroître de la manière et puissante ».

« La mission que Sa Majesté impériale m'a confiée est l'application de cette pensée. Aussi le cœur en sera-t-il de Sa Majesté, la marine, les armes de ses guerriers, la noble et loyale alliance qui unit la France et l'Angleterre, qui, j'espère, sera pour moi et pour ma corvette un puissant appui dans les mers du Canada.

« Vive la France, vive l'Angleterre, vive la reine Victoria, vive l'empereur Napoléon ! »

Un banquet a été donné à M. Boivêze, et le maire, M. Lemieux, a porté la santé de la reine, de l'empereur et de la famille impériale.

JONGLEUR CUBAIN.—Un nègre, appartenant à M. Taylor, qui est actuellement à Cuba, a été mordu par un serpent à sonnettes. Il a été traité par un jongleur cubain, qui a réussi à le guérir. Le jongleur a fait un nœud avec un mouchoir de soie, et a fait trois fois le tour du malade, en prononçant des paroles inintelligibles. Le nègre a été guéri en quelques heures.

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—Les travaux de ce chemin de fer sont poussés avec activité. Les rails sont déjà posés sur une distance de 30 milles, et on espère que la ligne sera terminée jusqu'à Bayou Boeuf, à 60 milles de la Nouvelle-Orléans, avant le 1er janvier prochain.

CHRONIQUE LOCALE.

ECHECS.—Hier après-midi, un Allemand d'assez bonne force a battu, l'un après l'autre, deux de nos meilleurs joueurs, dans le café de Louis, en présentant les deux échecs à la fois. Il a gagné les deux parties. Le même Allemand a aussi battu, dans la soirée, trois autres joueurs, sans voir aucun échiquier devant lui. Il a donné à chacun de ses adversaires, l'un après l'autre, un coup d'avance, et a gagné les trois parties. Nous avons vu plusieurs fois des joueurs d'échecs, mais nous n'en avons jamais vu de plus forts que celui-ci. Il est certainement très-fort.

ARRESTATION.—Un fait arrêté hier dans la rue Dauphine, par M. le maire Traylor, qu'un nègre nommé Charles Lacy, appartenant à M. Jean Lacy, qui avait quitté la maison de son maître depuis quelque temps, et qu'il avait vainement cherché à découvrir. Il paraît que Lacy était allé à Mobile, où il a été employé comme cocher de place. Il a été remis à son maître.

TENTATIVE DE MEURTRE.—John White, à New-Orleans, a été arrêté hier, par le constable Bienvenu, sous la prévention de tentative de meurtre sur la personne de Charles Lacy, qu'il avait blessé d'un coup de couteau dans la poitrine. Il est encore à savoir jusqu'à quel point la blessure est dangereuse.

RAPT, FRATERNEL.—P. H. Hughes a été arrêté hier par le constable Bienvenu, sous la prévention de rapt, d'enlèvement d'une enfant nommée Ellen Smith, âgée de 11 ans, appartenant à Mme Hughes et à M. Hughes, qui prétend qu'il a pris cette enfant sous sa protection, et qu'il a agi dans son intérêt. Il paraît que Mme Hughes et Ellen Smith sont parentes, et que la première a été mariée à M. Hughes, qui a obtenu un divorce d'elle. Il paraît que M. Hughes a pris l'enfant sans le consentement de la mère, et sans l'autorité de la loi. Il a été mis en prison.

LES DIAMANTS A L'EXPOSITION FRANÇAISE.—On se rappelle qu'il humorous on avait formé l'audacieux projet de voler les diamants exposés au palais de Cristal en profitant des embarras occasionnés par les travaux dévorés en grand nombre. Pour ne pas éveiller l'attention d'une manière contraire, l'association avait devisé d'une autre manière. Les voleurs ont été soudoyés et ont donné connaissance de leur projet à qui de droit. Pour ne pas éveiller l'attention publique, on a laissé faire, et on a arrêté les coupables au moment où ils allaient mettre la main sur les objets convoités.

Au palais central de l'Exposition on a constaté tout récemment un vol de bijoux qui a occasionné de la surprise et de l'indignation dans l'esprit des gens honnêtes. Une jeune personne, appartenant à une famille anglaise, avait déposé un bracelet de diamants dans un des compartiments réservés aux exposants. Quelques instants après on ne put de la trouver ni le bracelet ni le vol. Le bracelet a été retrouvé dans la poche d'un individu qui a été arrêté.

Ce fait, et tous les autres de même nature, prouvent combien il est difficile de mettre à l'abri de la fraude les produits de l'industrie, même dans les circonstances les plus favorables.

Nous ne savons pas si les précédents démontrés de la part de certains exposants ont donné confiance à ceux qui ont à exposer à quelques titres que ce soit, mais nous croyons que les précautions des gardiens de jour et de nuit sont toujours les mêmes. Ce qui est vrai, pour la raison qu'on ne peut pas changer un système qui a fait ses preuves et qui a donné jusqu'ici des résultats complets.

Il est de fait qu'il y avait bien lieu à prendre des mesures très-sérieuses, car on ne peut se couvrir les mauvaises intentions de quelques individus qui, dans une exposition comme celle de Paris, sont engagés à faire venir un prisonnier ou engagé qui était jongleur, et qui pourrait, par des charmes, guérir cette jument. Cet homme fut appelé, et il dit qu'il pourrait guérir la bête. On examina très-attentivement tout ce qu'il fit, mais la seule chose que l'on put voir, c'est que le charmeur avait suivi le sang de l'animal et y avait fait un nœud trois fois. En quelques minutes la jument était remise sur pied, elle mangeait avec plaisir, et elle était parfaitement rétablie. Cette histoire est racontée par les journaux de Londres.

UN NAVIRE DE GUERRE FRANÇAIS AU CANADA.—La corvette française la *Capricieuse* est arrivée à Québec le 13 de ce mois Elle y était attendue avec une vive impatience par la population franco-canadienne, qui a accueilli son entrée dans le port par de fréquentes bourrasques. C'était le premier fil tendu de guerre française qui paraissait dans le S. Laurent depuis la reddition de la colonie à l'Angleterre. Harangué par le maire et le président du conseil municipal de la ville, M. Boivêze, lieutenant de vaisseau et commandant de la *Capricieuse*, a répondu dans les termes suivants :

« M. le maire, Messieurs,

« Je suis bien touché de l'accueil sympathique que vous vous en bien me faire à mon arrivée sur vos rivages; c'est à la France, la patrie commune de vos aïeux et de nos cœurs, c'est à l'ancienne souveraine de la Grande-Bretagne, c'est à l'empereur Napoléon que doivent être reportés l'honneur et l'hommage de cette réception; mais j'en suis convaincu, les mêmes sentiments animent tous les cœurs français, et je suis heureux de penser que tout les deux plus puissantes nations de l'Europe et les armes de ce souverain pour défendre la civilisation contre la barbarie et restore la paix au monde.

« L'empereur Napoléon disait à Londres : Ah ! le temps des conquêtes est passé sans retour, et ce n'est que par des bienfaits que le plus grand prince, en laissant prévaloir partout l'empire du droit et de la justice qu'une nation peut accroître de la manière et puissante ».

« La mission que Sa Majesté impériale m'a confiée est l'application de cette pensée. Aussi le cœur en sera-t-il de Sa Majesté, la marine, les armes de ses guerriers, la noble et loyale alliance qui unit la France et l'Angleterre, qui, j'espère, sera pour moi et pour ma corvette un puissant appui dans les mers du Canada.

« Vive la France, vive l'Angleterre, vive la reine Victoria, vive l'empereur Napoléon ! »

Un banquet a été donné à M. Boivêze, et le maire, M. Lemieux, a porté la santé de la reine, de l'empereur et de la famille impériale.

JONGLEUR CUBAIN.—Un nègre, appartenant à M. Taylor, qui est actuellement à Cuba, a été mordu par un serpent à sonnettes. Il a été traité par un jongleur cubain, qui a réussi à le guérir. Le jongleur a fait un nœud avec un mouchoir de soie, et a fait trois fois le tour du malade, en prononçant des paroles inintelligibles. Le nègre a été guéri en quelques heures.

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.—Les travaux de ce chemin de fer sont poussés avec activité. Les rails sont déjà posés sur une distance de 30 milles, et on espère que la ligne sera terminée jusqu'à Bayou Boeuf, à 60 milles de la Nouvelle-Orléans, avant le 1er janvier prochain.

FEUILLETON.

LES MONICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

CHAPITRE XI.

A la dernière maison de la Barrière de Fontainebleau.

Avant de partir, l'abbé avait à passer chez lui.

Les deux jeunes gens prirent donc la rue de Pot de Fer.

A peine avaient-ils fait dix pas, qu'un commissionnaire, auquel un homme enveloppé d'un manteau venait de remettre une lettre, se dirigeait sur la murraille et les suivit.

—Tiens, dit Salvator au moine, je parie que voilà un commissionnaire qui a affaire du même côté que nous.

—Nous sommes épiés alors ?

—Epions !

En effet, les deux jeunes gens se retournèrent trois fois, une fois au coin de la rue de l'Epéron, une fois au coin de la rue Saint-Sulpice et une fois à la porte de l'abbé.

Le commissionnaire avait en effet affaire au même locataire qu'eux.

—Oh ! murmura Salvator, c'est en homme habile que M. Jackal; mais comme nous avons Dieu pour nous, et qu'il n'a pour lui que le diable, peut-être serons-nous encore plus habiles que lui.

Le cœur dit : Frappe ! l'abbé Dominique ouvrit la porte, et, sans prononcer une parole, il fit signe à Salvator de monter l'escalier de Dominique.

—Tout pâle est un sujet ouvert, continua Salvator, vous feuilletez dans le creux de ce sujet et vous trouverez le nœud.

C'est le chef de la porte.

Vous le prendrez et ouvrirez. Pour cette nuit, et pour encore de cette que vous voudrez, la cachette sera à vous.

Le jeune n'eut pas même la peine de demander à Salvator dans quel but il avait une maison au bout de la rue.

Il ouvrit une brue à son aise.

Les deux jeunes gens pénétrèrent l'un contre l'autre dans la chambre.

L'abbé partit.

Salvator resta debout et immobile à l'endroit où il venait de quitter son ami, et le suivit des yeux tant que ses yeux purent distinguer sa forme dans les ténèbres.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Salvator était en proie à un de ces moments de recueillement qui précèdent les grandes résolutions.

Il entendit tout à coup le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et il vit la lumière s'échapper à travers les fentes de la porte.

Il s'approcha de cette porte, et il entendit Mme Dumas, qui demandait en faveur de son enfant malade un peu de lait.

Salvator entra.

Mme Dumas était assise au chevet du lit de son fils, et elle lui donnait elle-même à boire.

Salvator s'approcha d'elle.

—Madame, lui dit-il, je viens vous demander une grâce.

—Laquelle, monsieur ? répondit la mère.

—Vous avez un fils malade, madame, et vous ne pouvez vous éloigner de lui, n'est-ce pas ?

—Oh ! monsieur, répondit la mère, je ne le quitterai pas, dussé-je mourir de faim.

—Eh bien, madame, je vais vous demander une chose qui vous paraîtra peut-être bien étrange, mais à laquelle je vous prie de ne pas faire attention.

—Dites, monsieur.

—Je vais vous prier de me laisser passer la nuit auprès de votre fils.

—Vous, monsieur ?

—Oui, madame, moi-même.

—Mais vous ne savez pas ce que vous demandez, monsieur, reprit la mère avec effroi; mon fils a la petite vérole.

—Je le sais, madame.

—Et vous ne craignez pas la contagion ?

—Je ne crains que Dieu, madame, et je suis sûr qu'il ne me punira pas de vouloir sauver votre fils.

—Mais, monsieur, votre famille ?

—Je n'ai pas de famille, madame, je suis seul au monde.

—Mais votre mère ?

—Ma mère est morte.

—Votre femme ?

—Je ne suis pas marié.

—Votre maîtresse ?

—Je n'ai pas de maîtresse.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous exposer ainsi à la mort.

—Madame, je vous ai dit que je ne craignais que Dieu, et je vous répète que je ne crains que lui.

—Mais, monsieur, vous ne connaissez pas mon fils, il est capable de vous tuer.

—Il ne me tuera pas, madame, car il a besoin de moi.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas coucher sur une chaise.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous passer de manger.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous passer de dormir.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Où coucherez-vous ce soir ? demanda Salvator.

—Dans la première maison où l'on voudra bien me donner l'hospitalité, répondit le moine.

—Cette hospitalité, mon frère, souffrez que ce soit moi qui vous la donne.

Le moine indien la tête en signe d'assentiment.

Il y eut cinq heures d'ici, continua Salvator, un pas en avant de la Cour de France, vous trouverez, à gauche, un petit sentier que vous remonterez à un pauvre sur lequel vous verrez une petite branche, ayant la forme de ce qu'on appelle, en langue des cieux, une croix passée.

Dominique fit un second signe de tête.

—Vous suivrez ce sentier, qui vous conduira au bout de la rivière. Il n'est pas de la, au milieu d'un massif d'arbres, de peupliers et de saules, vous verrez, aux rayons de la lune, blanchir une petite maison.

Sur la porte de cette maison vous remarquerez une croix blanche, pareille à celle de portiers.

Dominique fit un troisième signe de tête.

—Vous entrerez sans frapper, continua Salvator, vous franchirez dans le creux de ce seuil et vous trouverez la clef.

C'est la clef de la porte.

Vous le prendrez et ouvrirez. Pour cette nuit, et pour encore de cette que vous voudrez, la cachette sera à vous.

Le jeune n'eut pas même la peine de demander à Salvator dans quel but il avait une maison au bout de la rivière.

Il ouvrit une brue à son aise.

Les deux jeunes gens pénétrèrent l'un contre l'autre dans la chambre.

L'abbé partit.

Salvator resta debout et immobile à l'endroit où il venait de quitter son ami, et le suivit des yeux tant que ses yeux purent distinguer sa forme dans les ténèbres.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Salvator était en proie à un de ces moments de recueillement qui précèdent les grandes résolutions.

Il entendit tout à coup le bruit d'une porte qui s'ouvrait, et il vit la lumière s'échapper à travers les fentes de la porte.

Il s'approcha de cette porte, et il entendit Mme Dumas, qui demandait en faveur de son enfant malade un peu de lait.

Salvator entra.

Mme Dumas était assise au chevet du lit de son fils, et elle lui donnait elle-même à boire.

Salvator s'approcha d'elle.

—Madame, lui dit-il, je viens vous demander une grâce.

—Laquelle, monsieur ? répondit la mère.

—Vous avez un fils malade, madame, et vous ne pouvez vous éloigner de lui, n'est-ce pas ?

—Oh ! monsieur, répondit la mère, je ne le quitterai pas, dussé-je mourir de faim.

—Eh bien, madame, je vais vous demander une chose qui vous paraîtra peut-être bien étrange, mais à laquelle je vous prie de ne pas faire attention.

—Dites, monsieur.

—Je vais vous prier de me laisser passer la nuit auprès de votre fils.

—Vous, monsieur ?

—Oui, madame, moi-même.

—Mais vous ne savez pas ce que vous demandez, monsieur, reprit la mère avec effroi; mon fils a la petite vérole.

—Je le sais, madame.

—Et vous ne craignez pas la contagion ?

—Je ne crains que Dieu, madame, et je suis sûr qu'il ne me punira pas de vouloir sauver votre fils.

—Mais, monsieur, votre famille ?

—Je n'ai pas de famille, madame, je suis seul au monde.

—Mais votre mère ?

—Ma mère est morte.

—Votre femme ?

—Je ne suis pas marié.

—Votre maîtresse ?

—Je n'ai pas de maîtresse.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous exposer ainsi à la mort.

—Madame, je vous ai dit que je ne craignais que Dieu, et je vous répète que je ne crains que lui.

—Mais, monsieur, vous ne connaissez pas mon fils, il est capable de vous tuer.

—Il ne me tuera pas, madame, car il a besoin de moi.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas rester ici.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas coucher sur une chaise.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous passer de manger.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous passer de dormir.

—Je ne le puis pas, madame, je le dois.

—Où coucherez-vous ce soir ? demanda Salvator.

—Dans la première maison où l'on voudra bien me donner l'hospitalité, répondit le moine.

—Cette hospitalité, mon frère, souffrez que ce soit moi qui vous la donne.

Le moine indien la tête en signe d'assentiment.

Le cœur dit : Frappe ! l'abbé Dominique ouvrit la porte, et, sans prononcer une parole, il fit signe à Salvator de monter l'escalier de Dominique.

—Tout pâle est un sujet ouvert, continua Salvator, vous feuilletez dans le creux de ce sujet et vous trouverez le nœud.

C'est le ch